

raient nos rués ; ce qui nous a ôté la vente de beaucoup d'huile et de mèches de coton qui nous donnaient un joli profit : à peu près cinq pour cent ; mais nous passons par dessus ce grief assez grief, sans les maudire et sans mot dire. Nous venons, très-honoré confrère, nous mettre en face de vous, sans façon ; parceque, comme nous, vous n'êtes qu'un marchand ; il est vrai que vous êtes un marchand un peu plus huppé et voilà tout ; mais peu importe, entre gens du même métier il n'y a pas besoin de grandes civilités, quelques harengs de plus ou de moins, ce n'est pas la peine d'en parler. Nous venons nous mettre devant vous pour mesurer la grandeur et vous faire voir la pesanteur d'un crime qui, depuis longtemps, pèse sur l'Irlande et qui commence à peser sur ce pays d'une manière effrayante : nous voulons parler de ces abominables sociétés qui veulent bouleverser le genre humain et le commerce, particulièrement le commerce de la Grande-Bretagne. Ces sociétés, qui se donnent le nom de *sociétés de tempérance*, et qui ne sont véritablement que des sociétés de rebelles, rêvent la ruine de l'empire britannique ; (dont la grandeur, entre nous soit dit, n'est appuyée que sur des tonnes) ont pour but de nous ruiner complètement et enrichissant nos ennemis. Nous vous ferons d'abord remarquer, très-honoré confrère, qu'il est bien reconnu que le père Mathieu, qu'on ne prendra pas pour un élève du *compre Mathieu* car il servirait mieux nos intérêts, ne prêche l'inférieure tempérance en Irlande, (nous disons *inférieure* tempérance parce que, comme vous devez le savoir, tous les biens dont jouissent les hommes sont des dons de Dieu ; or, ceux qui veulent en interdire la jouissance, ou en arrêter le commerce, ne peuvent être animés que par l'esprit de satan) ce père Mathieu, disons nous, ne prêche donc l'inférieure tempérance en Irlande que pour donner au peuple Irlandais, au moral comme au physique, plus de force pour résister au pouvoir de la Grande-Bretagne et plus de moyens au rebelle O'Connell de faire son agitation pour le rappel de l'union. Ici, comme en Irlande, ce sont les ennemis du gouvernement qui prêchent la tempérance. C'est clair : ils veulent, sous un autre titre, ré-essayer d'arrêter l'importation ; diminuer une taxe, qui sans être directe, n'en aide pas moins au soutien du gouvernement, et qui, si elle était abolie, ou au moins, ferait sortir des millions de louis des coffres de la province. Ils disent : Le peuple en sera mieux ? — Oui, mais le gouvernement en sera plus mal ! Veuillez considérer, noble confrère, que si les Canadiens (engence foncièrement rebelle) s'abstenaient de boire notre rhum, notre brandy, notre gin, et notre wiskey, ils seraient dans peu possesseurs d'une énorme somme qu'ils emploieraient, sans aucun doute, à acheter de la poudre et du plomb pour démolir le gouvernement. C'était le système de Papineau. Ou bien, ce qui serait encore pire, ils l'emploieraient peut-être à construire et soutenir des écoles pour instruire leurs enfants ; et alors, nous anglais, nous ne pourrions plus dire avec emphase : *Ces ignorants Canadiens !* Ils s'instruiraient et bientôt ils pourraient lutter avec nous dans les arts, dans les sciences et dans le commerce. Vous devez vous apercevoir, très-honoré Poulet, de quel intérêt il est pour les Bretons de les tenir dans l'ignorance ; car, s'ils étaient plus instruits, ils ne laisseraient pas, sans doute, passer si tranquillement les bévues, grosses, petites et moyennes de votre excellence et de son admirable conseil. Et puis, si les Canadiens avaient des capitaux à employer, vous verriez bientôt s'élever par tout le pays des manufactures canadiennes qui, rivalisant avec les manufactures anglaises, envraient bien vite au diable le monopole de la métropole.

Si de ces considérations politico-commerciales nous descendons à des considérations purement commerciales et industrielles, les premiers objets que nous voyons frappés, très-honoré confrère, et pour lesquels vous devez vous sentir un intérêt tout particulier, sont les belles et grandes distilleries anglaises, qui font circuler l'esprit britannique à pleines tonnes, par tout le monde civilisé et non-civilisé ; et par conséquent un nombre effrayant d'ouvriers qui y sont employés. Viennent ensuite les tonneliers qui font les tonnes, les forgerons qui font les cercles ; puis nous, vos confrères, qui en faisons notre commerce au moyen duquel nous nous arrondissons quelquefois comme de vrais petits tonneaux. Tous gens qui se révolteront, nous le craignons, en criant : Vous nous faites mourir de faim en ne voulant point boire.

En effet, ces cruches de sociétés en arrêtant l'usage des liqueurs, dans lesquelles nous mettons pourtant assez d'eau, vont paralyser non seulement le commerce, mais encore toutes les industries en général. Car vous sentez bien que ceux qui seront tempérants auront meilleure santé, ils ne blesseront plus leurs femmes et leurs enfants en les battant, il y aura aussi moins d'accidents ; voilà pour la ruine des apothicaires, des droguistes, et des docteurs. Et puis, il y aura diminution dans les vols, les procès, les morts subites et dans les meurtres ; par conséquent, il y aura diminution dans les bénéfices des avocats, des notables, des huissiers, du coronaire et du bourreau ; tous gens qui vivent le commerce et les industries ! Il y aura aussi moins d'habits déchirés, moins de vaisselle et de vitres cassées ; l'usage des carafes, des gobelets et des verres abolis, enfin la ruine du commerce quoi ! Ainsi, vous voyez, noble confrère, que toutes les industries seront détruites et que le commerce languira.

Quoi ! noble Poulet, tandis que sa majestueuse majesté la reine enverra ses troupes tracer, jusqu'à Pékin, un chemin de sang et de feu, pour forcer le céleste empereur de la Chine à laisser tumer l'opium à son peuple, qui en fait moins usage que les Canadiens de bicrons, vous laissez